

Pas sans lui

Jeanne Yliss

ROMAN

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorise que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective (article L.122-5) ; il autorise également les courtes citations effectuées dans un but d'exemple ou d'illustration. En revanche, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite (article L.122-4 du Code de la propriété intellectuelle). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Correction : Sophie Ruaud
Couverture : Christine Gozet
Bulles SMS : Laure Pascal

**Retrouvez-moi sur [Instagram](#) et [Facebook](#)
@jeanneyliss**

Numéro de CopyrightDepot.com 00065856-1
Jeanne Yliss 2019
Dépôt légal avril 2020

Marie, Éric et Julien existent. Toutefois, ce roman reste essentiellement une fiction inspirée d'un fait réel. Aussi, afin qu'aucun amalgame ne soit possible, les prénoms des protagonistes, les lieux, professions, liens de parenté entre Éric et Julien ont été modifiés.

Par conséquent, toute ressemblance avec votre voisin, votre cousin, ou vous-même ne pourrait être que pure coïncidence et ne saurait engager la responsabilité de l'auteur.

Je vous souhaite une bonne lecture, nous nous retrouvons à la fin !

Chapitre 1

Bègles, région bordelaise, avril 2007

- N'est-ce pas Marie ? insiste Cathy.
- Hein ? Quoi ? Désolée, j'étais ailleurs !

Marie monologue activement, ses états d'âme la tenant à distance des pépiements du déjeuner familial. Elle observe son époux à la dérobée, absorbée par ses interrogations. Il engloutit son repas avec gourmandise, ignorant la traque visuelle dont il est l'objet. Puis elle détourne le regard vers Julien, son neveu, tout aussi serein qu'Éric. Pourtant, elle en est sûre, ces deux-là dissimulent quelque chose. Leur demander des explications ? Pas ici. Pas chez sa sœur. Ni ailleurs. Même si elle en crève de ne pas savoir, d'être exclue d'une part de sa vie. C'est comme ça. Elle est comme ça. Elle aime Éric plus que de raison, quels que soient ses agissements, ses silences, ses absences, ses secrets. La jeune femme accepte tout ce qu'il lui refuse et s'apaise avec le peu qu'il lui donne. Parce que pas beaucoup, c'est bien davantage que rien. Et que rien, c'est ce qui hante sa mémoire. N'être rien pour personne. Ne rien recevoir de personne. Aussi elle veut exister aux yeux de son époux. Juste appartenir à son quotidien. Même par transparence, avec discrétion et soumission. Et tant pis s'il l'écorche, parfois d'une légère éraflure, parfois d'une profonde morsure.

Les compliments adressés à Cathy pour ses prouesses culinaires, le cliquetis des fourchettes dans les assiettes, la mastication des mâchoires ne sont qu'un ronron qui résonne contre les murs de la vaste salle à manger. Sa sœur aînée revient à la charge.

- Tu m'écoutes Marie ?
 - Oui, pardon. Que disais-tu ?
 - J'expliquais que c'était vraiment chouette de passer plus de temps ensemble depuis que vous êtes revenus dans la région. Ça fait du bien d'avoir sa famille près de soi.
 - C'est vrai. Ma grande sœur m'a beaucoup manqué, répond Marie.
 - Et ton beau-frère, il pue ? la taquine Stéphane en riant.
 - Mais non, tu es le meilleur du monde. N'est-ce pas Éric ? Toi aussi tu es content qu'on vienne souvent ici. Comme ça tu peux profiter de ton neveu que tu adores.
 - Euh... oui, confirme Éric, interloqué.
- Qu'est-ce qu'il lui prend ? Son épouse soupçonnerait-elle quelque chose ?
- C'est vrai, notre Jujy a bien de la chance, il a un oncle et une tante en or, renchérit Stéphane.
 - Sûrement, acquiesce sèchement Marie.

Personne ne relève le malaise qui plane sur le couple. Cathy suggère de déguster le dessert et le café dans le jardin. Le soleil rayonne timidement sur ce dimanche. Lilas et Manon entraînent leur cousin dans une partie de cache-cache pour vaincre la douce fraîcheur. L'adolescent se prête volontiers au jeu. Marie les observe en silence tout en grignotant sans entrain un bout de gâteau au chocolat, rongée par les doutes. Puis elle admire la silhouette d'Éric qui se détache du gazon où quelques pâquerettes commencent à poindre. Il s'est retiré pour s'allonger, bras croisés sous la tête comme il aime à le faire, désinvolte. Les sucreries sont incompatibles avec son régime sportif. Elle

frissonne. Si elle osait, elle irait se blottir contre lui pour qu'il l'enveloppe de sa chaleur. Mais ce serait risquer de se voir rabrouée. À défaut, elle enroule ses mains autour de la tasse fumante. Cathy lui propose alors de rentrer débarrasser et nettoyer pour se réchauffer.

En cuisine, Cathy sonde sa cadette.

— Alors ma puce, qu'est-ce qui te tracasse ?

— Rien, rien.

— Arrête, je te connais par cœur. On me la fait pas à moi, sourit-elle en envoyant un coup de coude amical à Marie.

— C'est gentil de t'inquiéter pour moi mais je t'assure que ça va.

— Mouais, je te crois pas mais je vais faire comme si.

Marie esquisse un sourire contrit avant de reprendre.

— Vous n'en avez pas marre qu'on vienne chez vous tous les week-ends ?

— Tu plaisantes ! Tu es ma seule famille. Je suis tellement contente de t'avoir à nouveau près de moi.

Devant l'absence de réaction de Marie, Cathy la rassure.

— Tu es ma sœur, comment pourrais-tu me déranger ? Je te rappelle que dès que je me suis mariée, j'ai exigé que tu viennes habiter chez nous. Je ne t'ai pas laissée croupir dans un foyer. Est-ce qu'une seule fois Stéphane ou moi on t'a donné l'impression d'être de trop ?

— C'est vrai, c'est idiot. Pardon. Moi aussi je suis heureuse de pouvoir profiter de vous à nouveau.

Après un moment de silence pendant lequel les deux sœurs s'emploient à nettoyer et essuyer les marmites, Marie reprend.

— Est-ce qu'il t'arrive de penser à notre mère parfois ?

Cathy, qui lave une casserole, interrompt son geste.

— J'ai mieux à faire que de perdre mon temps avec ça.

— Elle ne te manque pas ? Tu ne te demandes jamais quelle aurait été notre vie si elle ne nous avait pas abandonnées ? Quelle grand-mère elle aurait été pour tes fils et mes filles ?

— Non. Ma vie, elle est avec Stéphane, Cédric et Julien. Je l'ai radiée de mon histoire le jour où elle nous a déposées comme des merdes à l'Assistance publique sans laisser la moindre info sur elle. Elle aurait fait une grand-mère pitoyable, c'est certain.

— J'aimerais tellement être aussi détachée que toi. Je ne sais pas comment tu fais pour rayer les gens de ton cœur aussi facilement.

— Avec tout ce qu'on a galéré tu n'as pas encore compris ? Il n'y a que deux clans dans la vie : ceux qui sont avec toi et ceux qui sont contre toi.

— Tu n'envisages pas qu'elle avait peut-être des raisons qui justifiaient sa décision ? Je trouve tellement douloureux de penser qu'elle nous a jetées simplement parce qu'elle ne voulait pas de nous. Je préfère imaginer qu'elle n'avait pas d'autre choix.

— Elle nous a abandonnées, Marie. Tu avais un an et moi sept ans. Quelle mère digne de ce nom peut faire ça ? Il y a toujours des solutions quand on veut. Et nous, on ne peut pas vivre dans le regret de ce qui n'a pas été ou de ce qui aurait dû être à cause d'elle et de nos pères inconnus. Parce que je te rappelle qu'elle se faisait sauter par le premier passant et que grâce à ça, on ne sait pas qui sont nos merveilleux géniteurs ! C'est notre histoire. On n'a ni père ni mère, on doit avancer avec ce boulet.

Hors de question que je laisse ce début de parcours minable me pourrir l'existence. N'es-tu pas satisfaite de ta vie ?

— Si. Mais ne pas savoir qui elle est me manque. Ignorer qui est mon père me manque. C'est comme s'il manquait un bout de moi pour faire un être complet, tu comprends ?

— Bien sûr que je comprends, mais si tu es malheureuse ma puce, ça se soigne tu sais. À dix-huit ans, quand tu habitais encore avec nous et que tu as fait ta dépression...

— Je ne suis pas malheureuse, l'interrompt Marie, je vais bien, tout ça est derrière moi. Simplement je me pose des questions et je trouve difficile de savoir que ces questions resteront sans réponse. Et comme on n'a pas eu de modèle, je me demande si je suis une bonne mère, une bonne épouse. Je ne sais pas si je réussis à combler ma famille. Les perdre serait terrible.

— Pourquoi parles-tu de les perdre ? Quelque chose ne va pas avec Éric ?

— Si, tout va bien. Mais on ne sait jamais. Il pourrait se lasser de moi, trouver une femme qui le rendrait plus heureux. Les filles, en grandissant, pourraient se dire que je suis une bien piètre maman.

— Arrête Marie ! Ton manque de confiance gâche tout. Ce n'est pas parce que nos parents nous ont abandonnées que tout le monde en fera autant.

— J'aimerais avoir tes certitudes. Tu ne doutes jamais au sujet de Stéphane ?

— Non. Jamais. Et puis même si on se séparait, je construirais autre chose, ce sont les cycles de la vie.

— Si Éric me quittait, je m'effondrerais !

— Pourquoi te quitterait-il ? Tu te plies en quatre pour lui et les filles. D'ailleurs tu devrais reprendre le travail, ça te permettrait de vivre un peu pour toi.

— Non, je n'en ai pas envie pour le moment. Je préfère me consacrer à ma famille. C'est important pour moi de construire ce que je n'ai pas eu, de donner à mes filles toute l'attention qu'elles méritent, de satisfaire Éric. La famille que j'ai construite avec eux, c'est ma priorité, un peu comme une revanche sur la vie.

— Je ne sais pas si t'oublier est la meilleure solution, mais si ça te convient...

— Je n'ai pas ton tempérament de feu, ma grande sœur chérie, plaisante Marie, déposant un baiser sur la joue de son aînée.

Cette dernière, toujours prompte à s'affirmer et à défendre les intérêts des siens, peut réagir avec virulence si elle le juge nécessaire. Marie admire autant qu'elle craint ce trait de personnalité chez sa sœur.

— Ah ça, je sais bien ma petite sœur chérie, se moque Cathy. Tu as tellement peur du conflit que tu t'écrases trop. Et ça ne s'arrange pas en vieillissant on dirait.

Chacune avait réagi à sa façon pour se protéger du statut d'orphelines. Elles plaisaient souvent sur ces différences de caractère qui les opposent.

— Je suis comme ça ! Je me suis reposée sur toi pendant des années, maintenant sur Éric et les filles, j'ai besoin de savoir que vous m'aimez, que je vous rends heureux. Je ne m'oublie pas puisque c'est ainsi que je me sens bien.

— Mais je t'aime ma puce, ne t'inquiète pas pour ça ! La preuve, on vous invite tous les week-ends pour profiter au maximum de vous.

— C'est vrai et c'est vraiment très gentil de votre part. D'ailleurs, ça ne te dérange pas qu'Éric passe autant de temps avec Julien ?

— Non, pourquoi ?

— Je ne sais pas. Tu pourrais être gênée qu'il l'emmène avec lui pour des sorties d'adultes.

— Au contraire, il veille sur lui. Je préfère le savoir avec son oncle plutôt que seul avec ses copains. À leur âge, on est tellement irresponsable. Savoir qu'un adulte chaperonne tout ça me rassure. Vaisselle finie ! On retourne dehors ?

Marie acquiesce, elle ne souhaite pas s'étendre sur le sujet avec sa sœur. Elle reste avec ses interrogations et ses angoisses. Ce soir, quand elle rentrera chez elle, elle téléphonera à Paola, son amie. Peut-être qu'elle résoudra l'énigme qui la préoccupe depuis son réveil : pourquoi a-t-elle découvert son époux et son neveu endormis dans le même lit ?

Chapitre 2

Marie n'en démord pas, Éric lui cache quelque chose. Les picotements qui pillent son ventre quand cette perspective l'assaille l'informent qu'elle vise juste. Cette pensée tourne en boucle depuis plusieurs semaines et a empiré depuis qu'elle s'est réveillée sans son époux à ses côtés, ce matin, chez sa sœur. Il ne lui ment pas puisqu'il ne lui parle pas. Mais il omet de lui dire ce qu'il devrait. Les traits de son visage lissés par le profond sommeil qui l'a emporté n'offrent pourtant rien à suspecter. Marie le scrute de plus près. Les volets en bois jointent mal, laissant passer l'éclairage nocturne des lampadaires. Suffisamment pour qu'elle le voie. Insuffisamment pour qu'elle remarque un détail qui l'informerait d'une potentielle supercherie. Elle se penche sur lui et sonde son souffle régulier. Il respire la sérénité. Les picotements s'accroissent à chaque paisible expiration d'Éric. Elle en déduit que cette sérénité de surface est un leurre. Elle voudrait qu'il se réveille, qu'il lui sourie, qu'il la rassure, qu'il la câline, qu'il lui fasse l'amour. Avec douceur. Avec passion. Mais il ne lui parle plus depuis de longs mois déjà... Alors l'embrasser, la caresser, l'emporter dans une danse sensuelle équivaut à une chimère.

La jeune femme voudrait s'assurer qu'elle le possède, qu'il lui appartient, qu'il ne lui échappera pas. Son cœur se serre, asséché, rabougri à l'idée qu'il puisse la quitter. La vie de Marie dépend avant tout de celle de son époux. Se savoir aimée, du moins avoir l'illusion d'être aimée, est tout ce qui lui importe. Se froter une fois de plus à l'abandon est impensable pour elle. Il n'a jamais été très démonstratif et depuis quelques temps, son indifférence accroît ses tourments d'épouse dévouée. Car elle le sent accaparé par tout autre chose. Ou par quelqu'un d'autre.

Elle voudrait dessiner son visage du bout de ses doigts, avec minutie et lenteur. Mais elle n'ose pas. S'il se réveillait, il rejetterait cette délicatesse incongrue. Alors elle continue de l'observer, sans bruit, sans bouger, les paupières alourdies par la fatigue accumulée au cours de ces nuits blanches. Cette absence de communication entre elle et son époux tourmente Marie. Et son esprit torturé élabore une multitude de raisons rocambolesques à l'origine du silence de son conjoint.

Elle voudrait plonger elle aussi dans un repos apaisé. Elle n'en fera rien. Quand les premières lueurs de l'aube filtreront à travers les volets, elle n'aura pas dormi. Dans quelques heures, elle pourra déverser toutes ses angoisses et ses incertitudes auprès de Paola qu'elle a invitée pour le goûter. Cette optique la rassure quelque peu.

Marie saisit la bouteille de jus de pomme pour servir sa complice de toujours.

— Zut, je suis désolée, bafouille-t-elle alors que le liquide se répand à côté du verre. Je suis trop nulle.

Elle se lève, se dirige vers l'évier et prend une éponge pour nettoyer la table de la cuisine où elles sont installées.

— Totalement nullissime ! Tu mérites vingt coups de fouet pour punir ta maladresse, rétorque Paola la bouche remplie de madeleine à la cannelle.

Marie essuie la table avec des gestes lents, lui adressant un pâle sourire. Elle revient s'asseoir en soufflant. Paola lui tend l'assiette de pâtisseries.

— Détends-toi ! Goûte les douceurs que tu as cuisinées. Tu n'as mangé aucun de ces délices.
Marie les repousse.

— Je suis trop contrariée pour apprécier quoi que ce soit.

— Peut-être que tu t'inquiètes pour rien.

— Paola, il partage si peu avec ses filles et il dort avec son neveu. Ce n'est pas rien, là.

— Julien appartient à votre famille, il le considère comme un fils, un frère. Cette complicité t'obsède, tu en as parlé avec lui ?

— Parler ? Avec Éric ? Autant discuter avec un poisson rouge...

— Je te rappelle que c'est son côté mystérieux qui t'a envoûtée !

— Certes, mais s'il voulait bien cultiver un peu moins le mystère et davantage la discussion, j'apprécierais.

— Tu connais la rengaine : on quitte sa moitié précisément pour les raisons qui nous ont attirés chez elle.

— Je n'envisage pas de quitter Éric ! Je l'aime. Je souhaite juste comprendre pourquoi il préfère donner du temps à son neveu plutôt qu'à sa vraie famille.

— Et ta sœur, que pense-t-elle de cette amitié, disons... prononcée ?

— J'ai survolé le sujet. Elle est contente qu'Éric et Julien s'entendent bien mais je n'ai pas osé creuser la question.

— Pourquoi ? Vous êtes suffisamment proches pour en discuter.

— Oui, mais j'appréhende toujours de confier à Cathy ce que je ressens quand ça pourrait l'affecter. Je crains qu'elle ne m' imagine jalouse ou médisante.

— Tu interprètes, rien ne prouve qu'elle se vexera, rétorque Paola qui regarde avec gourmandise les gâteaux disposés devant elle.

Elle jette son dévolu sur un financier qu'elle picore du bout des doigts, puis elle reprend sur le ton de la taquinerie.

— Peut-être qu'Éric est le père de Julien.

— N'importe quoi ! Qu'est-ce que tu racontes, là ?

— Il peut avoir des enfants cachés. Secret comme il est, tu ignores sûrement des pans de sa vie.

— Petit détail, la mère de cet enfant, c'est ma sœur. Tu imagines Cathy tromper Stéphane il y a dix-sept ans ? Et quand je rencontre Éric, ils se comportent en parfaits inconnus ?

— Marie ? Je plaisantais !

— Désolée Paola. Je suis à cran, se justifie Marie, en pianotant sur la table. Je souffre de leur complicité alors qu'il ne joue pas avec ses filles. La seule chose qu'il ait partagée avec elles depuis leur naissance, c'est son patrimoine génétique.

— Puisque tu rejettes toutes mes suggestions, j'envisage une dernière solution.

— Laquelle ?

Paola marque un temps d'arrêt et fixe son amie.

— Ils sont homos.

Marie interrompt le cadencement de ses doigts. Elle se rembrunit fugacement, puis explose de rire, secouant la tête. Quand elle reprend son sérieux, elle essuie ses yeux embués.

— Merci, Paola, pour cette franche rigolade. Ça ne m'était pas arrivé depuis longtemps.

— Tant mieux. Même si tu trouves mon idée absurde, je t'ai divertie. C'est déjà pas mal.

D'un geste sec du doigt, Paola repousse les miettes de financier vers le centre de la table. Puis elle plonge son regard dans celui de son amie avant de reprendre sans sourciller.

— À mon avis ma belle, tu peux envisager seulement deux possibilités. Soit ils entretiennent une relation malsaine, ce qui te paraît impossible, soit ils ont tissé un lien identique à celui de père à fils, ce qui t'irrite. Dans le premier cas, tu es mal barrée. Dans le deuxième cas, fais le deuil du papa gâteau.

— C'est forcément la solution numéro deux. Ils ne peuvent pas être homos. Donc que pourrait-il y avoir de malsain entre eux ?

— Je ne sais pas. À toi de m'expliquer puisque tu les côtoies et que tu les observes.

— Je crois plutôt qu'Éric considère Julien comme le fils qu'il aurait aimé avoir. Ma jalousie mal placée me rend stupide. J'adorerais que nos filles partagent avec lui ce que je n'ai pas eu. Leur père habite avec nous. Il est aussi absent que celui que je n'ai jamais connu. Le voir donner son affection à un autre est intolérable.

— Je comprends ton point de vue. Mais Éric est désinvesti de son rôle paternel. Tant que tu n'accepteras pas ça, tu poursuivras une illusion et cette situation te rendra malheureuse.

— Hum, murmure Marie en se frottant le front.

Le silence s'installe quelques minutes. Tout cela la tourmente trop. Alors que Paola pointe de son index chaque gâteau, se demandant lequel choisir, Marie fait tourner son verre vide sur la table. Absorbée par les spirales que celui-ci dessine, ses pensées s'échappent et retournent vingt-quatre heures plus tôt.

Lorsque Marie avait constaté qu'Éric, sorti la veille avec Julien, n'avait pas dormi auprès d'elle, elle s'était rendue dans la chambre de l'adolescent pour vérifier si celui-ci était rentré. Elle avait frappé doucement à la porte. En l'absence de réponse, elle l'avait entrouverte et avait découvert Julien et Éric allongés sur les draps, à demi vêtus, comme après une soirée de beuverie. Dans la demi-pénombre, elle les avait observés. Éric reposait sur le dos, les bras et les jambes écartés, le visage serein. Julien était assoupi sur le côté, tourné vers son oncle, une main sur le buste de ce dernier. Ils respiraient paisiblement, emportés par un sommeil profond. Cette image l'avait déchirée. Jamais Éric n'avait pris une de ses filles dans son lit. Et il partageait sa nuit avec son neveu par alliance.

Marie avait fermé discrètement la porte et regagné la chambre, pleine d'incompréhension. Pourquoi Éric développait-il une complicité avec Julien et non avec la chair de sa chair ? Qu'avait-il de plus ?

Marie revient au moment présent, interpellée par son amie qui balaie ses mains devant elle.

— Marie ? Tu es avec moi ?

— Pardon. Je repensais à tout ça.

— J'avais pas remarqué, ironise Paola qui se lève pour attraper une bouteille d'eau minérale, dans un pack entreposé à côté du réfrigérateur. Mon taux de glucose doit redescendre urgemment. Comme toutes les fois où tu fais chauffer les fourneaux !

— Tu voulais boire autre chose ? Pardon, je ne t'ai pas proposé.

— Te tracasse pas ! la rassure Paola en se rasseyant.

— Je suis désolée. Je suis focalisée sur Éric, j'en oublie tout. En plus de ces histoires avec Julien, il passe beaucoup de temps sur l'ordinateur.

— Rien de nouveau !

— La nouveauté, c'est le portable acheté en début d'année. Il n'utilise plus l'ordinateur familial. Il s'installe dans un coin pour pianoter, ainsi l'écran est caché. Il y a un mot de passe, impossible de le démarrer.

— Parce que tu as essayé ?

— Oui, murmure Marie.

— Bravo, c'est du joli ! Et tu penses à quoi ?

— Aucune idée. Et toi ?

— Une maîtresse ?

— J'y ai songé. Mais quand la verrait-il ? Je suis certaine qu'il rentre directement à la maison après le travail en semaine, et on passe quasiment tous nos week-ends chez ma sœur quand il n'est pas d'astreinte.

— Une relation virtuelle ? Ça se pratique de plus en plus, suggère Paola tout en servant de l'eau à son amie.

— Développe.

— Une amourette via internet. Il fréquente un site de rencontres, un forum quelconque, il communique avec une personne, ça peut durer des mois sans s'approcher physiquement.

— C'est pas une maîtresse, là. C'est un mirage !

— Si tu estimes qu'il faut coucher, effectivement il n'y a pas tromperie. Encore que, certains pratiquent l'amour à distance, la technologie ne connaît pas de limite ! Mais si tu considères qu'elle mobilise toutes les pensées de ton mari, qu'elle vous vole du temps, à toi et ta famille, car tout le temps qu'il passe avec elle sur le net, il ne le partage pas avec vous, qu'il rêve d'elle au lieu de songer à toi, qu'il s' imagine l'embrasser, la caresser, la...

— Stop ! Stop. J'ai compris le concept, inutile de développer davantage. Mais ce genre de relation est basé sur l'échange, et en matière de dialogue, mon Éric, il porte le bonnet d'âne. Une maîtresse virtuelle est invraisemblable.

— Anguis in herba.

— En français s'il te plaît !

— Le serpent est sous l'herbe, autrement dit, méfions-nous des apparences.

— Tu m'embrouilles, là. Il s'agit de mon mari. J'habite avec lui, je le connais !

— On a tous entendu parler de ce monsieur tout le monde entretenant maintes liaisons, sans que la première concernée ne s'aperçoive de rien.

— Je comprends ton raisonnement, mais j'imagine mal Éric vivre une histoire virtuelle.

Marie tapote ses lèvres avec ses doigts, fixant le mur jauni et défraîchi de la cuisine. Elle expire une nouvelle fois bruyamment.

— Et il y a aussi tous les messages.

— Quels messages ?

— Ceux qu'il reçoit sur son téléphone portable et qu'il s'empresse d'effacer.

— Comment sais-tu qu'il les efface ?

— J'ai regardé l'autre nuit pendant qu'il dormait. Oui, c'est mal, je sais, mais j'ai besoin de comprendre ! rétorque Marie, devant la moue dubitative de son amie. J'ai remarqué qu'il y avait peu de SMS conservés par rapport au nombre de messages reçus. Bizarre non ?

— Pas faux. S'il efface les messages instantanément, c'est qu'il souhaite cacher quelque chose... Ton mari trafique de la drogue. Et il nettoie toute trace de son business.

Marie se force à sourire à cette plaisanterie.

— Tu échafaudes des suppositions encore plus grotesques que les miennes !

— Je suis une scénariste incomprise, ironise Paola levant les yeux au ciel. Si ton homme ne mène pas une vie de bandit après ses journées en caserne, on en revient à l'hypothèse de la maîtresse, hypothèse la plus crédible.

— Hélas, je crois que oui. En ce cas, que vient faire Julien dans l'histoire ?

— Il lui sert d'alibi ?

— C'est à dire ?

— Quand ils sortent ensemble, Éric retrouve sa favorite du moment. Pendant ce temps, Julien s'éclate, ses parents approuvent ces soirées puisqu'il accompagne son oncle. Chacun profite de l'autre.

— Intéressant, mais je ne pense pas Éric capable de mêler un ado à des histoires de coucheries. Et ça n'explique pas pourquoi ils dormaient dans le même lit hier.

— Ils sont rentrés tard. Il n'a pas voulu prendre le risque de te réveiller.

— Tant de délicatesse ressemble peu à mon époux...

— Alors je ne sais pas, Marie ! Tu devrais arrêter de te torturer avec toutes ces questions et, j'insiste, en parler avec le premier concerné. Parfois, on invente des hypothèses douloureuses pour rien. Une discussion franche permet de rétablir une réalité toute simple.

— Tu as certainement raison. Toutefois, dialoguer avec Éric est périlleux. Même savoir s'il préfère une purée aux carottes ou au céleri tient du défi. Alors, imagine pour accéder à son intimité... Non, il faut que je trouve par moi-même. Et j'ai regardé dans les poches de ses habits, pas le moindre indice.

— Fouiner ne résoudra pas tes tourments !

— C'est plus fort que moi, je dois savoir.

Marie baisse les yeux face aux reproches qu'elle lit sur le visage de Paola. Cette dernière préfère abdiquer. Elle a bien émis quelques pistes susceptibles d'expliquer l'attitude d'Éric. Mais Marie ne dispose pas de l'écoute nécessaire pour les entendre, inutile d'accroître ses angoisses.

— Tes succulents gâteaux m'ont permis de gagner huit mille calories en une heure, ma belle. J'en prendrais bien quelques centaines de plus, mais il faut que je te laisse. J'ai envie d'embrasser mon charmant époux avant de démarrer ma garde à la maison de retraite.

— Vous êtes mignons tous les deux, l'infirmière pulpeuse et son charmant docteur, des éternels amoureux !

— Exactement ! Les années nous effleurent sans nous cabosser. Et arrête de mouliner, conseille Paola en débarrassant la table. Plus tu y penses, plus tu montes ton cerveau en mayonnaise et plus tu inventes des raisons de t'inquiéter. Fouiller, échafauder des théories fumeuses, rien de tel pour faire fausse route. Je maintiens que la meilleure solution consiste à parler avec Éric. Ou au moins d'essayer.

— On verra... Merci pour ton écoute et ton soutien Paola.

— Je sais, la qualité de mon conduit auditif reste optimale en toute situation. Tu ne connais pas ta chance !

La jeune femme sourit à cette dernière boutade puis raccompagne son invitée jusqu'à la sortie, l'embrasse, la remercie une fois de plus. Elle revient dans la cuisine et lave la vaisselle avec des gestes mécaniques. Ses pensées sont absorbées par sa discussion avec Paola. Elle fait peut-être une montagne d'un non-événement et elle devrait envisager qu'Éric a choisi de projeter sur Julien l'amour qu'il aurait souhaité donner à un fils. Pour autant, cela n'explique pas les échanges virtuels que son époux entretient avec un, ou une, ou des inconnus. Ni le lien entre tout cela. Elle essuie la vaisselle

avant de la ranger, réfléchissant aux conseils de sa confidente. Elle est convaincue qu'elle se heurtera au silence de son conjoint, aussi elle se dit qu'elle élucidera elle-même ce qui se trame. Elle glisse les chaises sous la table, puis revêt une veste accrochée au porte-manteau de l'entrée et part chercher ses filles à l'école.

Chapitre 3

Marie me gonfle. Elle devient envahissante, un vrai Juteux-chef¹. Elle voulait un mari ? Je suis là ! Elle désirait des enfants ? Elle les a ! Je lui offre la petite vie de famille modèle et sécurisante dont elle rêvait. Ça ne lui convient pas ! Je ne l'aime pas assez. Je ne suis pas assez présent. Je ne m'occupe pas des filles. Je passe trop de temps sur l'ordinateur. Devant la télé. Ou à pratiquer du sport. Depuis quelques semaines, elle m'assomme de reproches permanents et me chouffe². L'autre nuit, elle pensait que je dormais, je l'ai vue fouiller dans mon téléphone. Je n'avais pas envisagé qu'elle oserait puisque je garde mon portable à côté de moi. La curiosité la rend courageuse ! Ou l'insécurité. Elle n'a rien trouvé. Je suis pas fou. Je sais comment agir pour tromper mon entourage. Depuis le temps que je pratique l'art du camouflage, je maîtrise. Et je me suis tu. Je l'ai laissée faire sa fouineuse. Je m'évitais des explications. Si j'avais réagi, j'aurais eu droit à un interrogatoire. Nous nous serions embrouillés. Et moi, je veux juste la tranquillité. Elle mène sa vie. Moi la mienne.

Je lui donne ce qu'elle attendait d'un homme. Elle m'apporte ce que j'espérais d'une vie de couple. Je suis marié et père de famille, respectable. OK, ça ne me rend pas heureux, mais on me fout la paix. Ce qui me rendrait heureux entraînerait trop de dommages collatéraux. Alors je fais avec. Heureusement, j'ai mes moments exclusifs, seul. Mes « virées moto » lorsque nous n'habitons pas Bègles. À présent mes soirées avec Julien. Sans ces parenthèses, je crois que je pourrais me carapater, libérable avant l'heure. Rentrer à la maison devient pire que le gnouf. Ça ne correspond pas à ce que je souhaite vivre. Mais qu'est-ce que je veux exactement ?

Disparaître ? Parfois, j'y pense. Pour aller où ? Pour faire quoi ? Ai-je le choix ? Suis-je prêt à renoncer à ma vie actuelle ? J'ai trop à perdre sans certitude sur ce que je gagnerais. Alors j'attends. Mais je ne sais pas quoi.

Les jours défilent et les soupçons de Marie grandissent. Elle en est maintenant persuadée : Éric la trompe. Mais avec qui ? Et quand ? Telle une vigie, elle traque le moindre indice. La chasse à la maîtresse vire à l'obsession. S'il la quittait, elle serait amputée de plus de la moitié d'elle-même. Par conséquent, elle préfère le partager. Et pour savoir avec qui, elle souhaite le surprendre en flagrant délit.

Elle note l'heure de son départ au travail et de son retour. À quelques minutes près, son quotidien se déroule sur un rythme identique. Lors de ses après-midis en solitaire, elle épulche les relevés bancaires, pistant un détail qui l'alerterait. En vain. Elle essaie régulièrement de démarrer l'ordinateur de son époux mais se heurte au mot de passe. Elle entreprend des recherches sur internet pour trouver comment craquer ce code secret. Là aussi, sans succès.

Lorsqu'ils ne passent pas le week-end chez sa sœur, Marie invente mille excuses pour retenir Éric à ses côtés. Elle incite même ses enfants à l'aider à garder leur papa auprès d'elles. Elle tente ainsi de le priver d'une sortie dont elle serait exclue. Toutefois, il repousse ses propositions d'activités en

¹ Juteux-chef : expression militaire commune signifiant Adjudant-chef

² Chouffer : surveiller en argot militaire

famille, ou ses suggestions d'aménager ensemble le jardinet qui encadre le modeste pavillon qu'ils louent. Marie vit ces journées troubles la boule au ventre, incapable de se divertir avec ses enfants. Alors sa curiosité l'emporte et elle tente une nouvelle fouille des poches du treillis, elle inspecte le tiroir du chevet, elle se concentre pour trouver un endroit où il aurait pu délaisser un indice par mégarde. Toujours sans succès.

Les quelques débuts de conversations avec Éric aboutissent à un « Tu délires ! Arrête tes magazines people où tout le monde couche avec son voisin. Moi, j'ai rien à me reprocher ».

Ses recherches se sont soldées par des échecs successifs. Aussi, un dimanche où il annonce qu'il ira à la salle de sport, elle prétexte une promenade au bord de la Garonne. Elle demande à ses enfants de se préparer et charge à l'avance les trottinettes dans le coffre de leur monospace. Dès qu'Éric attrape son sac et enfiler sa veste de motard, Marie hisse les filles dans la voiture, décidée à filer son époux. Elle manœuvre prudemment, afin de ne pas se faire repérer. Elle constate qu'il emprunte la bonne direction. Lilas s'étonne :

— Maman, pourquoi tu suis papa ?

— Mais pas du tout. Je ne le suis pas !

— Si, tu vois bien, il est devant.

— C'est par hasard Lilas. Il va à la salle sport, nous, au bord de la Garonne. C'est le même chemin.

Elle jette un regard nerveux dans le rétroviseur intérieur. Ils approchent d'un feu de circulation. Occupée pendant quelques secondes à observer sa fille à l'arrière, elle se laisse surprendre par le feu qui menace de passer au rouge. Elle accélère et se retrouve à quelques mètres derrière la moto. Leur voiture cabossée et bleu électrique se remarque aisément en ce dimanche après-midi où les routes sont peu fréquentées. Aussi le motard repère le véhicule familial. Arrivé devant l'établissement, il se gare. À califourchon sur sa cylindrée, il envoie un salut militaire à son épouse qui roule au ralenti, passant devant lui. Les fillettes lui adressent des signes de la main.

— Coucou papa ! Regarde, maman ! Papa nous fait coucou, se réjouit Manon.

Marie enrage. Elle se tait. Elle ne peut pas rester pour vérifier s'il entrera dans la salle de sport. Elle amène ses filles en promenade comme prévu, sans enthousiasme. Une fois de plus, elle ignorera tout des activités solitaires de son époux.

Ce soir-là, Marie dîne en silence. Elle se sent ridicule. Pour autant, elle n'abdique pas. L'impérieuse nécessité de savoir subsiste.

Pour assouvir ce besoin, elle décide d'abattre sa dernière carte : sonder Julien. Aussi elle propose à son mari d'inviter leur neveu à la maison pour le week-end. Cela lui permettra, d'une part de discuter avec lui, et d'autre part d'introduire Lilas et Manon dans leurs moments de partage, car Marie vit difficilement la complicité entre les deux hommes.

Julien accepte l'invitation de sa tante. Celle-ci pense faire coup double, toutefois, rien ne se déroule comme elle l'avait envisagé.

Julien est arrivé en fin de matinée. Ils sont réunis sur la terrasse pour le déjeuner, profitant de la douceur du climat océanique en cette journée printanière. Pour la première fois, ils sont seulement

tous les cinq, Marie espère beaucoup de ce moment. Le militaire, d'ordinaire assez taciturne et laconique, se montre plus détendu. Il s'essaie à quelques taquineries qui amusent tout le monde. La présence de Julien suscite un sentiment paradoxal chez sa tante. Elle apprécie cette opportunité rare où père et filles rient ensemble d'une même blague. Mais elle déteste constater combien cette présence réjouit Éric. Prouve-t-il ainsi qu'il aurait sincèrement préféré avoir un fils plutôt que des filles, comme il l'a souvent répété ? Une prise de conscience douloureuse et insultante. Elle les observe en train d'échanger, de plaisanter, elle contemple la scène en spectatrice, le regard sombre. Elle parle peu, à l'exception de banalités logistiques.

— Quelqu'un en veut encore ? demande-t-elle à l'assemblée, pointant le plat au centre de la table.

Occupés à commenter le dernier match de football, ni son époux ni son neveu ne répondent. Lilas et Manon, absorbées à savourer ce papa enjoué, ignorent sa question. Elle débarrasse le sauté de veau en souriant tristement et se rend en cuisine. Elle a passé la matinée à mitonner un succulent déjeuner pour lequel personne ne lui a adressé le moindre compliment. Elle découpe le moelleux au chocolat et en dispose une part dans chaque assiette. Elle réalise qu'avec la présence de Julien dans leur maison, elle se sent encore plus exclue et transparente. Elle verse la crème anglaise sur chaque part, puis ajoute une boule de glace à la vanille, sans autre fioriture. Personne ne se soucie du plaisir des papilles alors qui se souciera du plaisir des pupilles ? Elle dépose une assiette devant chacun, ignorée de tous. Elle finit son repas en silence, absente des discussions.

Rassasiés, Éric et Julien décident d'aller se promener. Marie suggère de les accompagner, toutefois les fillettes préfèrent jouer dans leur chambre. Ils reviennent en fin d'après-midi, annoncent qu'ils dîneront dans un restaurant bordelais, entre hommes.

Cette journée ne s'est pas déroulée comme elle l'avait espéré. Cette expérience la met face à l'échec de son rêve absolu, une famille unie. De plus, elle désapprouve leur évidente complicité. Tels des siamois, ils semblent collés, elle n'a pas réussi à s'isoler avec Julien. Avant de se coucher, elle ne peut s'empêcher d'inspecter les affaires de son neveu où elle ne trouve rien d'anormal.

Elle dort d'un sommeil agité cette nuit-là. Son époux demeure une énigme dont elle ne possède pas la clé, malgré toutes ces années à l'adorer et l'admirer.

Le lendemain matin, Marie profite du moment où Éric se douche pour interpeller son neveu.

— Julien, tu viens m'aider s'il te plaît ?

— Bien sûr tatie. J'fais quoi ?

— Tu sais trier la salade et peler les patates ?

— Je crois que oui, sourit-il.

— Parfait !

Elle dispose le nécessaire sur la table de la cuisine. Ils s'assoient côte à côte et entreprennent de préparer les pommes de terre. Marie questionne Julien sur sa scolarité, son quotidien. Elle souhaite d'abord faire diversion avec des banalités auxquelles il répond jovialement. Puis elle aborde le sujet qui l'intéresse réellement.

— Vous avez passé une bonne soirée hier ?

— Yep !

— Et d'habitude, vous faites quoi quand vous sortez ?

— Bah rien. On sort quoi !

— Où ça ?

— Ben chais pas. Dans des bars, des boîtes.

— Que tous les deux ?

— Oh, tatie, c'est quoi cet interrogatoire ? Si tu veux savoir quelque chose, demande à Éric.

— Éric ? Tu ne l'appelles plus tonton ?

Julien s'agite sur sa chaise. Il réplique avec arrogance.

— Tonton, Éric, c'est pareil ! Tu veux prouver quoi ?

— Je cherche seulement à comprendre ce que vous partagez.

— Des moments entre mecs. Voilà s'qu'on partage !

— N'es-tu pas un peu jeune pour partager des moments entre mecs avec un homme de presque quarante ans ?

— Tu sais quoi ? Tu me saoules !

Julien jette l'économe sur la table. Il repousse la chaise dans un grincement et quitte la pièce.

Marie fulmine. Elle l'a braqué. Elle découpe les pommes de terre avec rage et entaille son index. À son tour, elle lâche le couteau et se dirige vers l'évier où elle laisse couler un filet d'eau sur son doigt sanguinolent. « Je foire tout ! », pense-t-elle.

Depuis son échange avec Julien, Marie rumine. Elle n'a pas pu soutirer d'informations sur la potentielle relation que son mari entretiendrait avec une inconnue. Afin que ce week-end ne soit pas totalement médiocre, il ne lui reste qu'à rapprocher père et filles par le biais de son neveu. Aussi elle décide que cet après-midi doit être réussi. Luttant contre son humeur maussade et ses doutes, elle souhaite proposer une partie de ballon où les filles s'associeraient à leur papa après le goûter.

Quand elle a fini de ranger les restes de la collation, elle cherche Éric pour suggérer un football en famille. Dans le couloir, face à la porte de la cuisine, elle remarque que celle du salon-salle à manger est fermée. Un courant électrique se décharge en un éclair dans tous ses membres. Cette porte reste toujours ouverte. *Toujours*. Pourquoi est-elle close ? Qu'y a-t-il à dissimuler ? Un malaise, dont elle ne détermine pas l'origine, s'empare d'elle. Pourtant, elle sait. Intuitivement, elle sait déjà, même avant d'avoir constaté, même si, rationnellement, elle refuse de le concevoir. Elle le sent, mais elle se ment. Elle s'approche de la porte puis hésite un instant. Elle pose une main sur la poignée, la retire, la pose à nouveau. Elle a besoin de vérifier ce qu'une voix perfide lui siffle, ce que sa tête et son cœur rejettent.

Alors elle ouvre la porte sans bruit...

... et le sol se dérobe sous ses pieds.

Dans un réflexe, elle la referme promptement.

L'espace d'un instant, elle croit avoir eu une vision. Elle est immobilisée dans une faille spatio-temporelle, le regard fixe. La voix intérieure a tort. Ses yeux ont tort. Elle a tort. Comment pourrait-il en être autrement ? Impossible de bouger, de réagir. Impossible, comme ce qu'elle vient de découvrir. Tout cela est faux.

Puis son pouls s'emballe. Des fourmillements s'emparent de toute sa personne. Sa vue se brouille. Son corps tremble et sa respiration se brise. La chaleur sort de ses narines à une cadence effrénée. Elle déglutit et son visage se crispe. La température augmente subitement dans la pénombre de ce

couloir borgne, face à cette porte close. Une porte de si mauvaise qualité qu'elle laisse diffuser le bruit des souffles et des corps haletants.

Non. C'est impossible. Son cerveau lui joue des tours, elle a des hallucinations liées au manque de sommeil de ces dernières semaines. Toutefois, elle veut en avoir le cœur net. Tremblante, elle ouvre à nouveau discrètement. Elle n'a pas rêvé, la même scène se prolonge.

Les lèvres de son mari mangent celles de son neveu en un baiser écœurant. Sous son propre toit. Avec leurs enfants non loin de là.

Elle les observe, hypnotisée, puis elle referme la porte. Elle recule instinctivement pour éloigner cette image, anéantie par la sidération. Elle prend appui contre le mur du couloir, les yeux écarquillés, la poitrine soulevée par des spasmes soudains, la mâchoire serrée, bâillonnant fortement sa bouche d'une main pour retenir son envie de hurler. De douleur, de rage. Hurler pour se sentir vivante et être certaine que tout cela existe bien. Ou hurler à en crever pour broyer cette douleur foudroyante. Une colère insoupçonnée prend possession d'elle. Or, ses filles sont à proximité, elle ne peut faire un scandale. Elle doit reprendre le contrôle de ses émotions. Toutefois, elle ne maîtrise pas l'expression de son ressenti. Ce qu'elle vient de voir est si violent. Au-delà de l'envisageable.

Maintes fois, elle a lu cette expression « sentir la terre se dérober sous ses pieds » sans réussir à la matérialiser. À présent, elle sait. Un effondrement. Quelques secondes d'une brutalité inouïe qui bouleversent le cours de l'existence. Un séisme virtuel qui dévaste tout en une fraction de rien du tout. Comme ça. D'un claquement de doigts abrupt.

Une boucle filmée tourne et tourne dans sa tête. Ces quelques secondes de trop qu'elle aurait préféré ignorer. Obsédantes. Cruelles. Répugnantes.

Son mari et son neveu s'embrassaient. Leurs corps serrés. Leurs yeux fermés. Leurs jambes entrelacées. Leur souffle saccadé. La main d'Éric dans les cheveux de Julien en appui contre la table. L'étreignant, balançant son bassin. Un baiser qui empestait le désir. Qui puait une faim charnelle. Une main de Julien qui soulevait le tee-shirt de son amant, caressant son dos. L'autre qui s'enfonçait dans l'arrière de son jean. Un gémissement d'Éric. Ils se bouffaient à pleine bouche. Absents de la réalité qui les entourait.

La répugnance se transforme en nausée. Elle court aux toilettes, guidée par les haut-le-cœur. La tête au-dessus de la cuvette, les soubresauts de l'estomac se mêlent aux secousses des sanglots. Elle vomit jusqu'à la bile, rejetant ce qu'elle ne peut hurler. Le souffle court, elle dégueule son dégoût et crache son chagrin. Quand les vomissements s'apaisent, elle s'assied, vidée. Elle fixe l'abattant des toilettes, hagarde, les yeux rougeoyants, la douleur de l'estomac anesthésiant la douleur du cœur. Au prix d'un immense effort, elle finit par se relever. Elle tire la chasse d'eau et va à la salle de bain pour se laver le visage et les dents à l'eau fraîche. Elle vit cela comme un geste de purification. Puis elle s'enferme dans la chambre et enfonce sa tête dans l'oreiller. Elle s'abandonne à tous les pleurs et les cris qu'elle n'arrive pas à contenir davantage, mais qu'elle veut étouffer pour protéger ses filles.

Quand elle réussit enfin à retrouver ses esprits, elle se rend dans la chambre de Lilas où Julien s'est installé. Elle prend le sac de voyage de son neveu sans vérifier que toutes ses affaires se trouvent à l'intérieur, et se dirige vers le salon. La porte est ouverte, ils ont quitté la pièce. Elle les voit assis dehors, dans la pelouse. Ils lui tournent le dos et devisent paisiblement. Elle les observe en silence

quelques instants. La carrure charpentée et musclée de son mari. Celle d'un homme. Puis, tout à côté, le frôlant presque, la carrure plus frêle de Julien. Celle d'un adolescent. Ridicule. Une aberration. Elle surprend ces regards pétillant d'évidence, ces sourires en coin se taisant à peine. Tous ces signaux qu'elle avait inconsciemment occultés lui sautent au visage. Elle aurait pu récolter une multitude d'indices, si elle ne s'était pas confinée dans la cécité d'un amour inébranlable.

Elle avance dans leur direction et jette le sac de son neveu à terre, derrière lui :

— Dégage. Tout de suite.

Ils se retournent de concert, hébétés. Elle a crié ces mots malgré elle. Elle aurait aimé se contenir. Pour montrer que leur attitude ne l'affecte pas autant que ça. Et pour ses filles qui jouent à la balançoire à quelques pas. Pour ne pas éveiller leurs soupçons. Mais son corps la trahit. Il s'agit de tremblements indomptables.

— Qu'est-ce qui t'arrive, tatie ?

— Je vous ai vus dans le salon tout à l'heure.

— Et alors ? réplique Éric froidement.

— Et alors, vous savez ce que j'ai découvert. Sinon je ne demanderais pas à Julien de partir.

— Tatie, on...

— Laisse, l'interrompt Éric d'un signe de la main. Prends tes affaires. Je te raccompagne.

— Comme tu veux, abdique Julien en se levant.

Il se dirige vers ses cousines et les embrasse. Quand il revient vers Marie et s'en approche pour lui dire au revoir, elle détourne la tête. Elle ne supportera pas sur sa joue l'impureté de ces lèvres qui ont dévoré celles de son époux.

Marie regarde les amants partir, le cœur en lambeaux. La journée s'achève sur un cataclysme et elle n'a qu'une envie : être seule. Aussi, elle envoie rapidement ses filles sous la douche, expédie le repas en quatrième vitesse et les couche sans s'attarder en histoires du soir. Elle a feint au mieux devant ses enfants, là, elle capitule. Elle se réfugie dans sa chambre pour laisser son chagrin exploser. La photo de mariage trône sur la commode. Elle la prend, l'observe un moment, caresse le visage d'Éric, ce visage qui l'a fait chavirer dès qu'elle l'a vu. Puis elle brise le verre pour en extraire le cliché qu'elle déchire.

Toute leur histoire d'amour est basée sur un horrible mensonge. Leur vie de couple s'apparente à un simulacre. Elle pousse un hurlement tout en lançant contre le mur le cadre, les bouts de photo, et se jette sur le lit qu'elle frappe du poing rageusement. Elle se sent trahie, sale, impuissante. Et terriblement seule. Inexistante face à la froideur de son mari lorsqu'elle a chassé Julien.

Elle n'est rien.

Bien sûr, la pensée d'Éric et Julien amants l'avait effleurée vu leur complicité. Juste effleurée, car, comment envisager qu'une telle éventualité soit une réalité ? Éric a quasi vingt-trois ans de plus que Julien. Son neveu mineur. De plus, l'un et l'autre sont cent pour cent hétérosexuels. Aussi, elle avait repoussé cette improbable pensée chaque fois qu'elle s'immisçait dans son esprit. Cependant, les voir là, à quelques mètres d'elle, s'embrasser langoureusement sans se rendre compte qu'elle les observait... Marie n'en revient pas. Elle a tout donné à son époux, absolument tout. La trahison n'en est que pire.

En ce dimanche soir, en état de choc, elle est au paroxysme de la colère et de la tristesse. Encore habillée, roulée en boule dans son lit, le visage enfoui dans son oreiller, elle évacue son dégoût et son désarroi dans une hémorragie de larmes qui pourrait l'engloutir. Et peu lui importe qu'Éric la trouve ainsi. Il prendrait peut-être conscience des dégâts qu'il cause. Un séisme de magnitude douze a tremblé sans quasi aucun signe annonciateur, laissant un paysage sinistré, un cœur dévasté par des crevasses infinies, avec pour seule saillie ardente, la douleur. Sa vie n'est plus. Sa famille, son abri, son ordinaire quotidien, tout ce qui la sécurise depuis quinze ans a été détruit en un éclair de seconde, puissamment, violemment, brusquement.